

58^e Année. N° 26

Le Numéro : UN franc

Samedi 26 Juin 1920



LA VIE PARISIENNE



FOP 1

ON NE VIT
QUE D'ILLUSIONS

PARIS PORI DE MER
AUX BATIGNOLLES.



RIGAUD. 16, Rue de la Paix, PARIS

CONSERVATION et BLANCHEUR des DENTS
POUDRE DENTIFRICE CHARLARD
Boîte : Franco-Pharmacie, 12, Bd. Bonne-Nouvelle, Paris

CHAPEAUX



21, Rue Daunou
95, Ch.-Elysées.

CIGARETTES
MURATTI

ARISTON DE LUXE
ARISTON GOLD
: YOUNG LADIES :
: AFTER LUNCH :
BOUQUET bout de liège
BOUQUET bout de carton

CLASSIC : Nouvellement mis en vente
(Cigarettes Américaines)

B. MURATTI, SONS & C° LTD MANCHESTER
LONDON

LITS, FAUTEUILS, VOITURES et TOUS APPAREILS pour Malades et Blessés.

DUPONT
10, R. Hautefeuille, Paris. Tél. 818-67
SUCCURSALE à Lyon, 6, Place Bellecour

Chaussures Orthopédiques

de luxe ou de fatigue pour mutilés, pieds-bot, pieds sensibles, raccourcissements, amputations partielles, des doigts et toutes déformations.



LA VIE PARISIENNE

Rédaction et Administration
29, Rue Tronchet, 29, PARIS (8^e)
Téléphone GUTENBERG 48-59

Paris et Départements	Etranger (Union postale)
UN AN..... 40 fr.	UN AN..... 50 fr.
SIX MOIS... 25 fr.	SIX MOIS..... 30 fr.
TROIS MOIS. 12 fr. 50	TROIS MOIS..... 15 fr.

Le prix du numéro est de Un franc.

Merveilleuse Crème de Beauté

INALTÉRABLE
PARFUM SUAVE

LA REINE DES CRÈMES
PARIS
J. LESQUENDIEU
PARFUMEUR
En Vente Partout et Grands Magasins,
Coiffeurs, Parfumeurs.

Le Chapeau **WALLIS**

est le plus léger du monde

Dépôt unique à

THE SPORT

19, Boulevard Montmartre, 19

1830 !

Cette délicieuse mode appelle

de JOLIS BRAS ET DE JOLIES MAINS

Que l'on acquiert par le traitement de M^{me} ADAIR
MASSAGE MANUEL ET ÉLECTRIQUE
LONDRES 5, rue Cambon, PARIS, Tél. : Central, 05,53
LES DAMES SEULES SONT REÇUES NEW-YORK

DEMANDEZ

PARTOUT

AVEC

La Célèbre

POUDRE DE PERLES FINES

BLANCHE . ROSE . CHAIR . RACHEL
OCRE . CORAIL . RUBIS . MAUVE . ÉMERAUDE . ROSÉE IDÉALES . ETC.

QUI **Embellit Rajeunit**

LES GRANDS PARFUMS

LA PERLE - CHYPRE
LUXE DE PARIS

LILAS . MUGUET . OËILLET . ROSE . CYCLAMEN

VIOLETTE . MIMOSA

BARDIN & C^e Parfumerie LA PERLE
35, Boulevard des Capucines PARIS

PIERRE PETIT

Toutes les récompenses

Ses Portraits d'Art

Ses Agrandissements

122, Rue Lafayette, PARIS Nord 29-98

(Ouvert le Dimanche, sauf pendant les mois d'Août et Septembre)



OPÈRE LUI-MÊME

**La Cerise... et les poires.**

Les époques tourmentées ont toujours été caractérisées par l'amour du jeu. Le jeu, pensent beaucoup de gens peut, mieux que le travail, permettre de résister à la hausse effrénée de tous les prix, et créer une fortune considérable, assez rapidement pour qu'on en puisse profiter sans retard.

Cette théorie admise, il ne reste plus qu'à gagner. Le père La Cerise en a donné l'exemple, et quel exemple !

— Un gouvernement énergique, disait un vieux sportsman, eût fait disparaître immédiatement cet homme comme indésirable. On n'a pas idée du nombre de petites gens qu'il va attirer sur les champs de courses !...

Mais tout le monde n'est pas le père La Cerise. Et d'ailleurs, depuis que tout le monde vient le toucher comme porte-veine, lui ne touche plus rien du tout.

D'ailleurs, qu'est-ce que les cent mille francs qu'il a gagnés ? Nos grands seigneurs du macaroni, du sucre sans coupons et de la laine tout coton, font aux courses d'autres différences — en plus ou en moins...

Jambes nues.

Reverrons-nous, cet été, à Deauville et à Dinard, les jambes nues que des élégantes audacieuses tentèrent, vainement, d'accueillir à Paris ?

C'est Mme Jane Pr.vost, qui jouait dernièrement du Bernstein en Alger, qui, la première, osa cette mode hardie. Ce fut à une « générale » du Vaudeville, avant la guerre.

Elle promena, dans les couloirs, ses chevilles rosées et ses petits pieds nus enchaînés dans de délicats cothurnes de satin blanc.

Cela fit sensation, et le rédacteur en chef d'un grand magazine féminin demanda à la gracieuse transfuge du Français la permission d'envoyer un photographe pour prendre son pied — su l'on peut ainsi dire, en pareil cas.

Mme Jane Pr.vost hésita, et finalement refusa. Le pied parut quand même, de grandeur naturelle, et en première page du magazine. L'avisé journaliste avait, tout simplement, fait tirer le pied, également mignon, d'une jeune dactylo de la maison.

Personne ne s'aperçut de la supercherie : pour mettre un nom sur un pied, il faut, vraiment, être un intime.

Mme Jane Pr.vost fut indignée. Elle menaça le magazine d'un procès ; puis elle prit spirituellement le parti d'en rire... et de se taire.

L'astucieuse combinaison.

On a dit de la « journée des salopettes », organisée dans les restaurants du Bois et d'ailleurs, que c'était une habile invention. Était-ce une invention si habile ? Car s'il s'agissait de faire vendre à quelques tailleur cinq ou six dizaines de vêtements de toile, et de donner à quelques théâtres ou restaurants un peu de publicité. L'idée n'était pas mauvaise ; elle était même amusante, mais nous craignons beaucoup qu'elle n'ait été complètement à l'encontre de son but officiel.

Si quelques Parisiens cotés s'étaient mis à porter tous les jours ce vêtement commode (il leur aurait fallu, d'ailleurs, autant de courage qu'aux disciples de Raymond D.nc.n, et on sait que nulle part au monde on ne craint autant le ridicule qu'en France !) l'effet aurait pu être considérable. Mais, au lendemain d'une joyeuse ballade à Armentonville, combien de personnes vont continuer à porter ce costume ? Probablement pas une. Pas plus qu'on ne reste en domino le lendemain de la Mi-Carême.

Et c'est dommage ! Car la « combinaison » est un vêtement bien pratique. Mais tout lui a nui, même le bruit qu'on a fait autour d'elle, et surtout son nom infâme de « salopette ».

— Ça s'appelle une combinaison, nous a dit une petite artiste qui prenait part à la fête. Je ne veux pas être en salopette.

Elle avait raison. N'appelons plus ce vêtement d'un nom grotesque et peut-être pourrons-nous décentement le porter.

Les autos qui s'envolent.

Il y a quelque temps, on vit débarquer, à la Liquidation des Stocks, une série de splendides voitures de marque américaine, entièrement neuves, torpédos ou limousines, brillamment peintes et dans un état superbe. Ces voitures neuves, commandées par l'armée française, étaient arrivées peu après l'armistice.

La vente des trente voitures fut annoncée. On les mit à l'abri ; le public vint les admirer. On n'avait jamais rien vu de si beau aux Stocks. Quelques jours passèrent ; et un beau matin, les trente voitures disparurent. Étonnement. Stupeur.

Aux questions du public, on répondit qu'il se mêlait de ses affaires (ce qui veut généralement dire de ne pas se mêler des « affaires » que font les autres). Aux questions des journalistes, on répondit, après beaucoup d'hésitations :

— La vente aux enchères est annulée. Nous avons eu une offre à l'amiable et avons décidé de l'accepter.

Ce fut parmi les acheteurs éventuels, un beau concert de hurlements.

On apprit, enfin, que l'offre amiable avait été faite par l'agent général de la firme américaine, dans le Midi. Il reprenait les trente voitures pour 80.000 francs pièce.

Mais la mise à prix aux Stocks était de 100.000 francs !

Il gagnait donc, à cette légère faveur, un minimum de 600.000 francs.

L'empressement de la Liquidation des Stocks à opérer cette vente devenait injustifiable. La Liquidation des Stocks le comprit et pendant trois jours elle ne dit rien. Mais, il y a trois semaines, neuf des belles voitures ont reparu. Elles passeront en vente publique. Les 21 autres suivront sans doute.

Car il ne faut pas croire qu'en 1920 les mercantis réussissent dans toutes leurs affaires.

Sombre histoire !

Charles-Louis Philippe était employé à la Préfecture de la Seine, et aussi Albert Samain, qui était un poète merveilleux. On leur faisait gratter du papier toute la journée, mais on ne leur laissait rien rédiger.

Il y a peut-être, en ce moment, des écrivains de génie à la Préfecture de la Seine. Mais la tradition continue : ce ne sont pas eux qu'on fait écrire.

En nous annonçant l'augmentation des prix du charbon, la Préfecture nous a dit :

Aucune modification n'est apportée au prix des combustibles pour le chauffage central, le petit commerce et la petite industrie, l'alimentation et l'hygiène.

Nous comprenons le charbon d'hygiène, qui peut servir à se brosser les dents. Mais le charbon d'alimentation ?

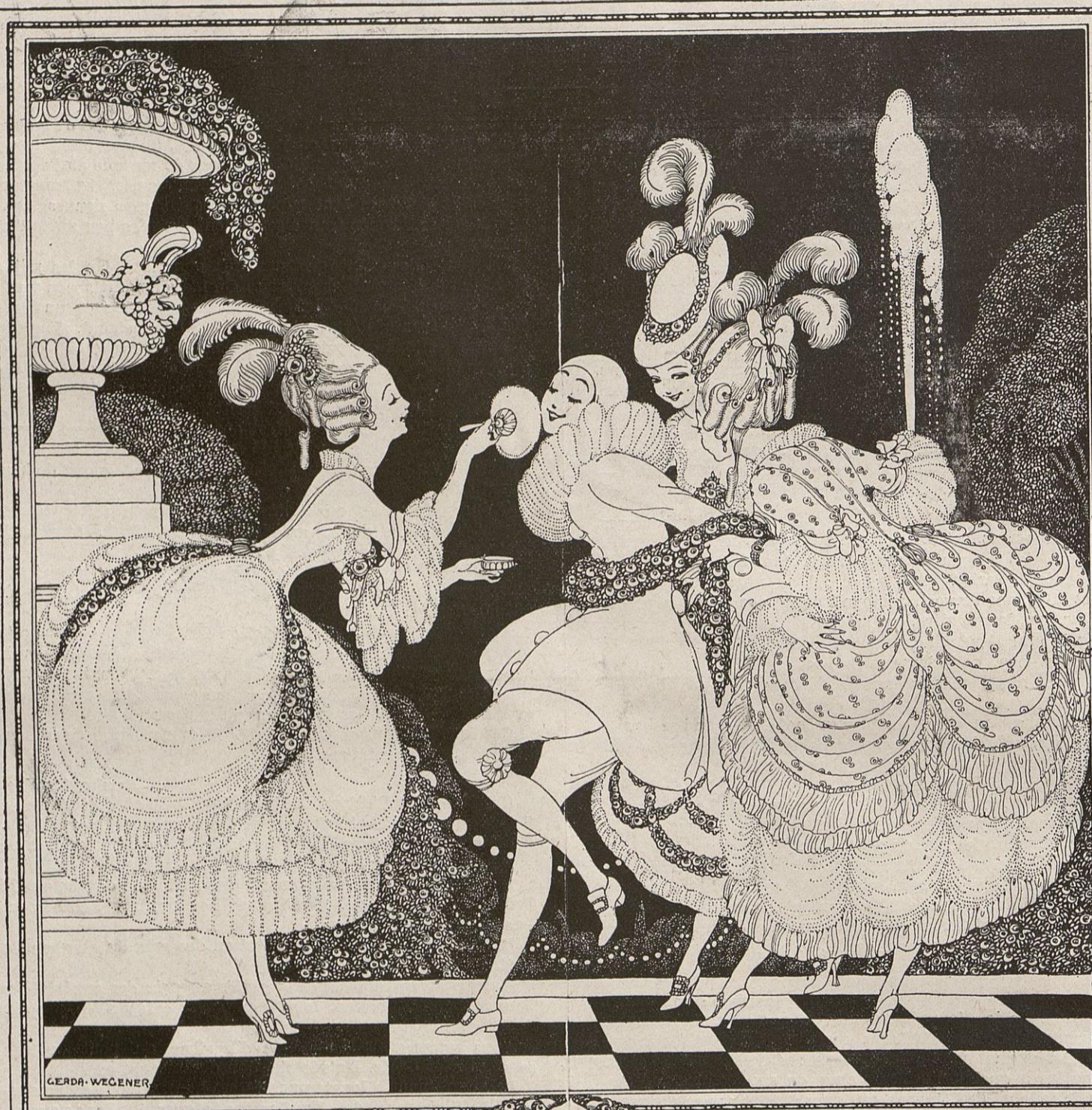
La guerre nous a longtemps fait craindre, comme ce personnage de Courceline, de « bouffer des briques. » Allons-nous en être réduits à manger des briquettes ?

Le fier Arverne.

Quel dommage que l'on ne puisse organiser des concours d'acteurs autres que ceux, peu sérieux, du Conservatoire... Car les concours de ténors ont du bon. Il ne faut pas s'en moquer. C'est à l'un d'eux que M. Fr.ntz a dû sa brillante carrière ; c'est ainsi qu'il a été tiré de l'ombre. Où serait-il sans cela ?...

Il ne faut pas se moquer non plus de la « légende » du ténor-tonnelier, qui date des débuts de Sellier. Rien n'est plus exact que cette prétendue légende. Sellier était bien tonnelier dans le Midi. Et des lauréats du récent concours de ténors, presque tous étaient, et sont encore, employés de commerce. C'est étonnant ce qu'on chante dans les bureaux !...

Le premier et le troisième, chose admirable, ont été « recalés » au Conservatoire. Le quatrième est un boulanger algérien. Le second un tailleur de diamants, Polonais. Quant au premier, il est auvergnat, et, dans son enfance, gardait les vaches... Il n'aura pas peur sur les montagnes de carton de l'Opéra !

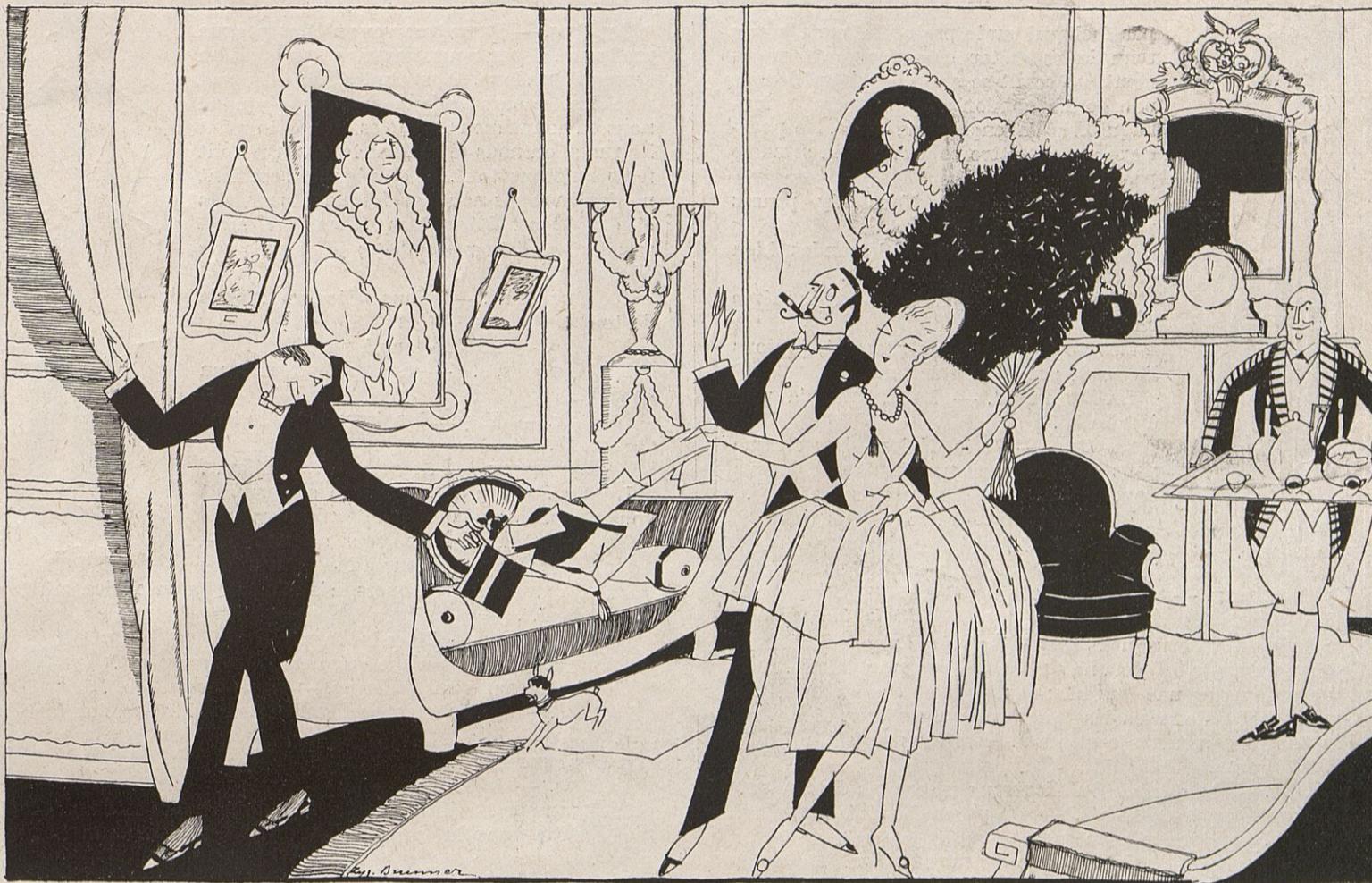


*Ami Pierrot, vous avez perdu
la partie, que la houppe vous soit
légère! Qui a perdu doit payer;
offrez en gage trois boîtes de poudre
de Riz: une blanche, une rose, une rachel
et votre chaîne fleurie tombera. ~*



*La Poudre de Riz Malacéine
par sa finesse, son adhérence, son
extrême fraîcheur complète et parfait
l'emploi de la Crème de Toilette
Malacéine sans opposition de Parfum
initial. Unité de Parfum. Unité d'Elegance.*

COPYRIGHT



PASSAGES DES PRINCES

Service du Roi !

Dans un coin retiré du Bois, le duc de Lauge se promène de long en large. Soudain, une dame fort élégante, quoique d'un âge incertain, paraît.

LA DUCHESSE. — Je suis en retard...

LE DUC. — N'était l'impatience que j'avais de vous voir, je vous répondrais non, mais la vérité m'oblige à reconnaître...

LA DUCHESSE. — Une visite m'a retenue plus longtemps que je ne l'eusse souhaité...

LE DUC. — Ne nous excusez pas : l'inexactitude est la politesse des femmes.

LA DUCHESSE. — Vous m'attendez depuis longtemps ?

LE DUC. — Depuis neuf ans...

LA DUCHESSE. — Courtisan !

LE DUC. — Mais je vous avouerai, que les quinze dernières minutes furent les plus longues.

LA DUCHESSE. — Cynique.

LE DUC. — L'un et l'autre se concilient assez bien.

LA DUCHESSE. — Vous n'avez pas changé !

LE DUC. — Permettez-moi de vous retourner le compliment, mais de moi à vous, c'est un hommage.

LA DUCHESSE. — Vous ne m'aviez pas habituée à tant de galanterie !...

LE DUC. — Je la tenais en réserve pour quelque grande occasion.

LA DUCHESSE. — Elle est venue.

LE DUC. — Qu'elle entre.

LA DUCHESSE. — Ce que j'ai à vous demander est assez délicat...

LE DUC. — Dites-moi plutôt si c'est délicat à accorder.

LA DUCHESSE. — Oui et non... Sous Louis XIV, la chose eût semblé toute simple.

(*) Voir les nos 24 et 25 de *La Vie Parisienne*.

LE DUC. — Imaginons qu'au lieu d'être à quelques pas de la Cascade, nous soyons dans les bosquets de Versailles...

LA DUCHESSE. — Voici qui me met à l'aise : Sa Majesté Joachim XXXVII, roi de Loubaquie, est à Paris, et j'ai pensé que, pour l'honneur de notre maison, il serait bien qu'Elle habité chez vous...

LE DUC. — Chez moi ? Hélas ! ma chère, je loge à l'hôtel et ne puis décentement offrir à une Majesté, même à demi détronée, la moitié de ma chambre...

LA DUCHESSE. — Je me suis mal expliquée : c'est chez nous que je voulais dire.

LE DUC. — Excellente idée, à laquelle je ne vois nul empêchement.

LA DUCHESSE. — Sa Majesté raisonne d'autre façon. Un monarque ne peut descendre chez un gentilhomme que si ce gentilhomme est présent...

LE DUC. — Il n'y mettait point tant de façons du temps qu'il n'était que prince héritier.

LA DUCHESSE. — Il était plus jeune.

LE DUC. — Vous aussi...

LA DUCHESSE, pincée. — Je vous retrouve !

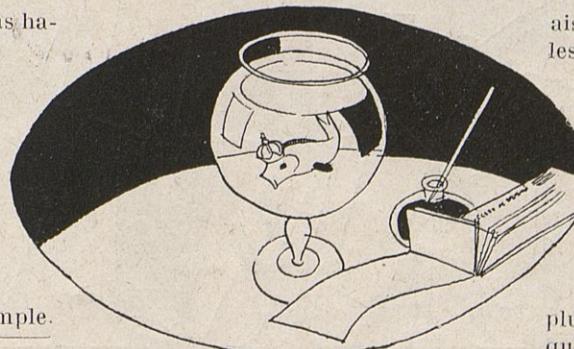
LE DUC. — Cela ne vous met-il pas à votre aise ? On se gêne avec des relations nouvelles ; avec de vieux amis, on parle librement.

LA DUCHESSE. — Je serai donc franche : j'ai besoin de vous. Oublions le malentendu qui nous a séparés, et faites-moi l'amitié de dîner chez vous ce soir. Vous hésitez ?

LE DUC. — Je réfléchis.

LA DUCHESSE. — A quoi ?

LE DUC. — Je ne suis pas aussi libre que vous. Certes, je n'ambitionne plus de recevoir des reines, et les princesses qui m'admettent dans leur intimité ne sont





La Duchesse.

LA DUCHESSE. — Soit, n'en parlons plus... *Elle lui tend la main.*

LE DUC. — Ne brusquons rien ! Je ne vous ai pas dit non... et vous l'aurais-je dit, cela ne signifierait pas grand'chose. Non est un mot vague, une formule : on ne résout pas un problème en une syllabe... Je serais désolé de vous embarrasser, et ma foi ! s'il le faut absolument, je viendrai. Êtes-vous satisfaite ?

LA DUCHESSE. — A demi...

LE DUC. — Biable !... Qu'allez-vous encore me demander ?

LA DUCHESSE, rougissante. — De passer la nuit chez moi.

LE DUC. — Vous plaisantez ?

LA DUCHESSE. — Pas le moins du monde. Sa Majesté ne peut passer la nuit sous mon toit si mon mari ne l'y passe lui-même.

LE DUC. — Excusez-moi. Je ne suis pas d'un rigorisme excessif, mais, tout de même !... Et, serais-je plus libéral encore que je ne le suis, ces jeux ne sont plus de mon âge...

LA DUCHESSE. — S'il s'agissait d'un tel service, je ne m'adresserais pas à vous !

LE DUC, froissé. — N'exagérons rien ! Si je ne suis plus un gigolo, je ne suis pas un vieillard et, palsambleu, il ne faudrait pas me mettre au défi !...

LA DUCHESSE, se dégageant. — Trêve de politesses, vous comprenez fort bien ce que je souhaite. Réintégrez votre appartement pour un soir ; moi, je démeurerai dans le mien, et Sa Majesté...

LE DUC. — Je ne vous demande pas de confidences...

LA DUCHESSE. — Vous voyez que ce n'est pas la mer à boire !

LE DUC. — C'est pis ! En un mot comme en cent, vous me proposez de découcher.

LA DUCHESSE. — Cela vous effraie ?

LE DUC. — Et comment !

LA DUCHESSE. — Laissez-moi vous dire, à mon tour, qu'autrefois vous n'y mettiez pas tant de façons.

LE DUC. — Autrefois, j'étais marié. Quand je découchais, c'était pour passer la nuit au cercle.

LA DUCHESSE. — Ou chez votre maîtresse.

LE DUC. — Ou chez ma maîtresse. Aujourd'hui, il s'agit de quitter le toit de ma maîtresse pour dormir sous celui de ma femme. Il y a une nuance ! C'est le renversement de tout ! Ça ne s'est jamais vu !

LA DUCHESSE. — Peste ! Vous êtes un amant fidèle !

LE DUC. — Je l'ai toujours été.

LA DUCHESSE. — Je n'ai pas eu l'occasion de m'en apercevoir.

pas à cheval sur le protocole, mais je suis tenu de les traiter avec quelque ménagement, ne serait-ce que pour leur donner une bonne opinion de l'aristocratie loubaque... et j'ai engagé ma soirée. Ne pourriez-vous remettre ce dîner à la semaine prochaine ?

LA DUCHESSE. — Vous n'y pensez pas ! Décommander un roi !

LE DUC. — Vous me demandez bien de décommander une femme...

LA DUCHESSE. — Ce n'est pas la même chose.

LE DUC. — Anatomiquement, je vous l'accorde ; mais moralement...

LA DUCHESSE. — La morale n'a rien à faire ici.

LE DUC. — Je le déplore. Depuis que nous nous sommes perdus de vue, je suis devenu très strict sur certains chapitres.

LA DUCHESSE. — Seriez-vous riche ?

LE DUC. — Hélas !... je désespère de l'être jamais ; alors, je me réfugie dans la vertu.

LA DUCHESSE. — Soit, n'en parlons plus...

Elle lui tend la main.

LE DUC. — Parce que vous n'étiez pas ma maîtresse. Pour nous, hommes, la vie est un étrange paradoxe. Nos études nous dirigent vers les amours irrégulières ; puis, quand nous en connaissons les joies, les détours et les ruses, on nous jette dans le mariage dont nous ignorons tout. A ce régime, comment ne deviendrions-nous pas des amants parfaits et des époux détestables ? Non, vraiment, vous m'en demandez trop ; je ne puis pas découcher.

LA DUCHESSE. — Vous faites un monde de tout !

LE DUC. — Mettez-vous à ma place !

LA DUCHESSE. — Je prétexterais un voyage...

LE DUC. — Il y a longtemps que le truc est éventé.

LA DUCHESSE. — ... une indisposition...

LE DUC. — On viendrait me soigner. Et vous n'imaginez pas à quel degré de cruauté atteint une maîtresse qui vous soigne ! Elle entend mesurer son amour à la vigueur des moyens curatifs : ventouses, sinapismes, saignée, rien n'est trop radical...

LA DUCHESSE. — Dites-lui la vérité.

LE DUC. — Pour qu'elle cesse de vous respecter ?

LA DUCHESSE, après réflexion. — Vous aime-t-elle ?

LE DUC. — Par moments, elle m'en donne l'impression fugitive.

LA DUCHESSE. — Et vous ?

LE DUC. — Je l'adore.

LA DUCHESSE. — Et si, en échange d'une petite scène qu'elle vous ferait, vous lui procuriez un grand plaisir... un beau bijou ?

LE DUC. — Si le plaisir était très grand... le bijou très beau...

LA DUCHESSE. — Eh bien, comprenez-vous ?

LE DUC. — Je comprends à merveille... Seulement... Ah ! si vous et moi ne nous étions pas sollement séparés, la chose irait toute seule... Mais mon crédit personnel a bien baissé...

LA DUCHESSE. — Je vous en ouvre un chez mon joaillier.

LE DUC. — Mettre un bijoutier dans nos confidences... C'est bien délicat !

LA DUCHESSE. — Vous direz que c'est pour moi.

LE DUC. — Ça ne prendrait pas... Je préférerais une somme...

LA DUCHESSE. — Combien ?

LE DUC. — Fixez-la vous-même...

LA DUCHESSE. — Cinq mille ?

LE DUC. — Cinq mille ? Pour une nuit ?...

LA DUCHESSE. — ... Une nuit ou deux...

LE DUC. — Vous n'y pensez pas ! Le moindre épicier enrichi par la vente des stocks américains donne ça pour un moment !

LA DUCHESSE. — Vous plaisantez !

LE DUC. — Voyez les nouveaux tarifs. Oh ! je sais bien, c'est très cher, mais nous subissons tous la hausse. Notez que je suis désolé de vous parler ainsi ; je voudrais pouvoir vous dire : « Eh bien, puisque cela vous fait plaisir... »

LA DUCHESSE. — Cela ne me fait pas plaisir...

LE DUC. — Mettons : puisque cela vous oblige... je viendrai, un point, c'est tout... Mais il y a la vie... la vie qui n'est pas toujours drôle, ah mais non...

LA DUCHESSE. — Dix mille ?

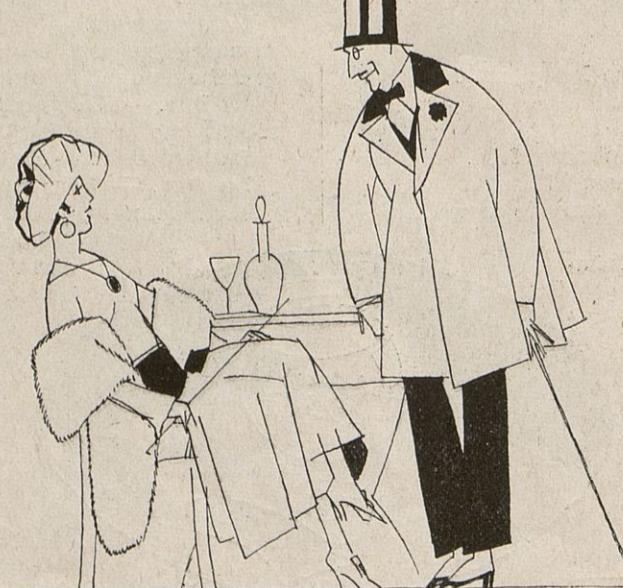
LE DUC. — Qu'est-ce qu'on a aujourd'hui avec dix mille francs ? Pas même une auto de sept mille !

LA DUCHESSE. — Quinze mille ?

LE DUC. — J'y serais de ma poche ! Laissons cela ; cette conversa-



Le Duc.



— Ça a été long, mais tout est arrangé.

L'APRÈS-MIDI D'UNE FAUNESSE



Qui ne sait de la paresse
Savourer la volupté

Ignore des jours d'été
La douceur enchanteresse.

sation qui ressemble à un marchandage me répugne.

LA DUCHESSE. — Vingt mille ? Mais c'est mon dernier prix.

LE DUC. — Enfin, soit... Tout ceci, croyez-le, m'émeut vivement. Quelle maîtresse délicieuse vous auriez faite !

LA DUCHESSE. — Vous vous flattez.

LE DUC. — Je parie que vous allez m'en vouloir...

LA DUCHESSE, *prête à partir*. — Pas le moins du monde ; nous sommes quittes, simplement. Je compte sur vous ; à ce soir.

LE DUC. — J'enverrai ma valise.

LA DUCHESSE. — Je vous en prie.

LE DUC. — Encore un mot... Mon appartement est toujours à gauche ?

LA DUCHESSE. — Toujours.

LE DUC. — Les noms des domestiques ?... C'est plus commode...

LA DUCHESSE. — Ce sont les mêmes que de votre temps.

LE DUC. — Vous avez de la chance ; chez nous, nous avons changé trois fois de femme de chambre... Ah ! dites-moi, voulez-vous avoir l'obligeance de faire vérifier la salle de bains ? Je crois me souvenir qu'autrefois le chauffe-eau fonctionnait mal.

LA DUCHESSE. — Soyez sans crainte. En prévision de votre retour possible, j'ai fait installer une piscine. A ce soir !

Le duc lui baise la main. Quand elle a disparu, il fait demi-tour, hèle un taxi, se fait conduire à Armentonville et se dirige vers une table où une petite dame l'attend.

LOUTE. — Tu y as mis le temps !

LE DUC. — C'a été long ! Enfin, tout est arrangé.

LOUTE. — C'était bien pour ce que tu croyais ?

LE DUC. — Parbleu !

LOUTE. — Combien ?

LE DUC. — Vingt mille.

LOUTE. — Ce n'est pas le Pérou.

LE DUC. — Évidemment... Mais je n'ai pas osé insister... Tel que je le connais, Joachim n'a pas marché à moins de cinquante mille.

LOUTE. — Il sait faire ses affaires, lui !

LE DUC. — Il est Roi !...

(A suivre.)

MAURICE LEVEL.

L'AMOUR INDISCRET

Le plaisir des Français à parler de l'Amour est si vif, qu'on peut douler qu'ils en prennent autant à le faire.

C'est un travers national, que les galants hommes de notre pays ne se peuvent tenir d'annoncer urbi et orbi, leurs succès amoureux, en termes, parfois, que la décence réprouve et que la charité condamne.

Deux communiqués quotidiens ne suffiraient point à enregistrer leurs exploits...

Il y a, parmi les Français, en même temps qu'un sentiment fort vif de point d'honneur, une mauvaise honte à passer pour un amoureux respectueux de l'Amour.

On accepte volontiers, en France, le titre discutable d'homme à bonnes fortunes ; mais on se récuse, pour le beau titre d'amant, et l'on joue, par dandysme, le vilain jeu de l'indifférence passionnée.

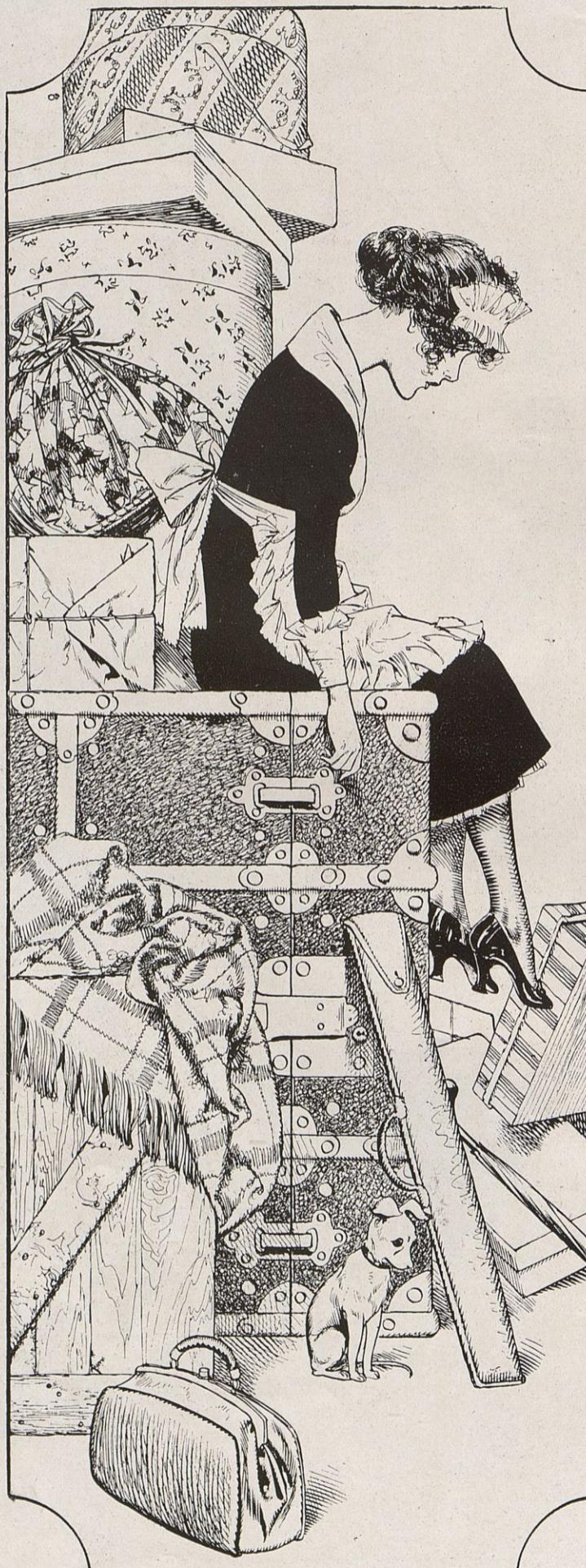
Notre réputation d'inconstance provient de ce que nous affectons de donner un caractère provisoire à nos plus flatteuses aventures sentimentales...

Comme si l'on ignorait, qu'en France, le provisoire, seul, a quelques chances de durer !

Il serait plus sage, et plus délicat, d'aimer exclusivement, et pour l'éternité, une nouvelle femme, à chaque nouvelle lune... Les apparences seraient sauves, et l'on y trouverait non moins de plaisir qu'à garder toute la vie une maîtresse qu'on est toujours sur le point de quitter !

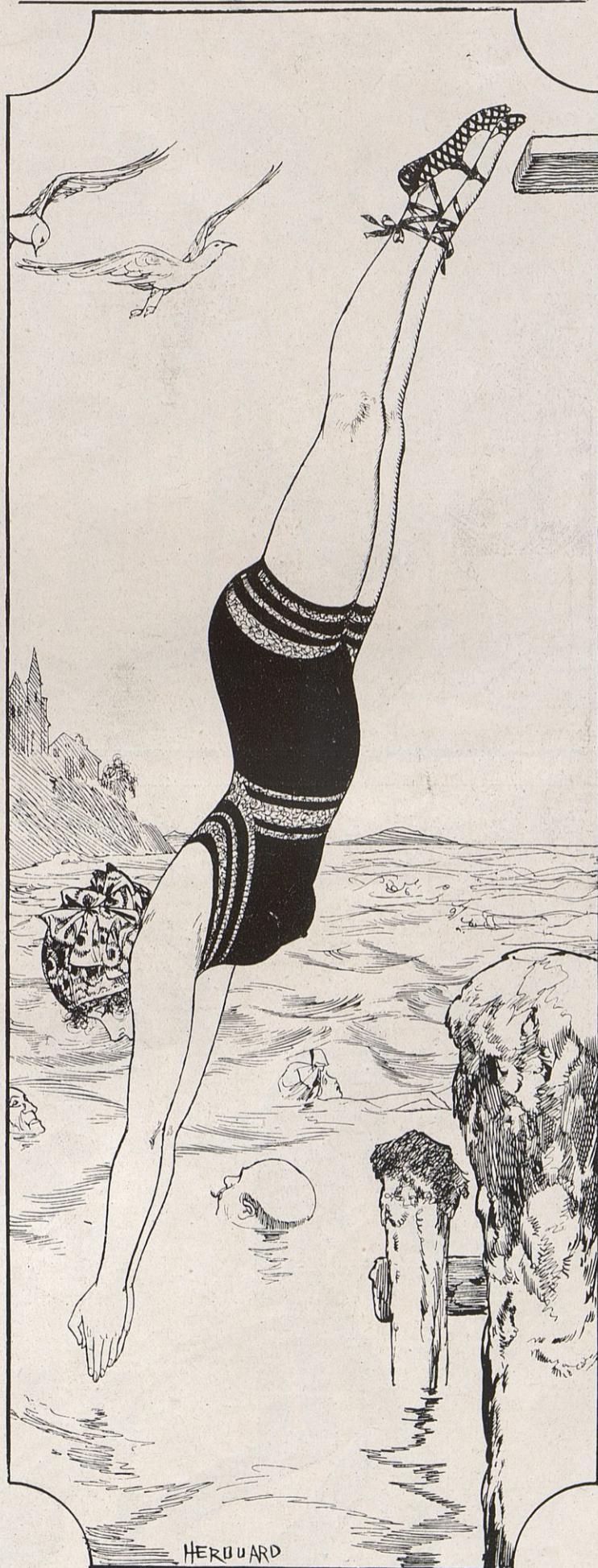
MARCEL PAYS.

BEAUCOUP DE MALLES...



En vérité faut-il donc tant de paquets, de cartons et de valises...

... POUR RIEN !



...Pour aller se plonger presque nue dans la mer ?



En sa qualité de vieux Parisien d'avant-guerre, le baron von Mucius, diplomate pendant la paix, officier de la Garde Impériale pendant les hostilités, fut désigné pour siéger dans l'une des nombreuses commissions franco-allemandes qui gravitent autour du Quai d'Orsay.

A peine arrivé à Paris, le baron s'informa de l'adresse de Pierrette Vernon, la jolie femme dont il avait été si longtemps l'ami, avant 1914.

Qui se souvenait encore de Pierrette ? Qu'était-elle devenue ? Enfin, par hasard, von Mucius apprit qu'elle habitait rue des Martyrs... Il en fut d'ailleurs assez étonné car, de son temps, Pierrette vivait dans un délicieux petit hôtel de l'avenue Hoche.

Sans perdre de temps, von Mucius se rendit à l'adresse indiquée... Il fit le chemin à pied, de la rue de Lille à Montmartre, respirant avec joie, par ce bel après-midi de juin, l'air léger d'un Paris qu'il avait souvent regretté, là-bas, dans les tranchées. Les femmes lui parurent toutes jolies ; il s'effaça devant quelques mutilés etaida même l'un d'eux à traverser la rue de Rivotoli.

En approchant de la rue des Martyrs, il s'aperçut qu'il était ému, en dépit de sa volonté de rester insensible et même *schneidig*, comme il convient à un baron prussien qui a eu l'honneur de compter au 1^{er} régiment des grenadiers de la Garde. Ainsi, il allait revoir Pierrette, cette gentille petite poupée parisienne qu'il avait aimée, qu'il aimait peut-être encore et dont il avait éprouvé, plus d'une fois, l'affection ! Et cette pensée faisait battre plus vite son cœur, cependant blasé par cinq années de guerre...

La maison où habitait Pierrette lui parut bien triste, bien pauvre... Était-ce possible ? Il crut s'être trompé, mais la concierge, qui épluchait des légumes, répondit à sa question en disant :

— M'am Vernon ? Vouï, c'est ici... Au cintième, la porte à droite !

La vieille bonne vint apporter à sa maîtresse la carte de von Mucius.

— Lui ? Lui ici ?... Par exemple !...

Et, après un instant de réflexion, Pierrette, haussant les épaules, murmura :

— Qu'il entre !...

Tout d'abord, ils ne furent que deux êtres qui se revoient après une longue séparation et qui, avant même de parler, cherchent sur leurs visages la trace des années. Pierrette avait certes changé, mais elle restait jolie avec ses yeux toujours



LA FIN DE LA SAISON MONDAINE : QUELQUES CARTES D'INVITATION





jeunes, ses traits fins, ses cheveux blonds éparsillés en mèches folles ; von Mucius, lui, était toujours le même, malgré le durcissement des lignes, le hâle du teint, l'allure plus raide encore qu'autrefois... Il retira son monocle et voulut baisser la main de Pierrette, mais celle-ci la retira vivement en disant :

— J'ai eu tort de vous recevoir...

Le baron s'inclina :

— Non, tous les torts sont de mon côté... J'aurais dû trouver le moyen de vous écrire. Seulement, c'était tellement difficile ! Vous comprenez...

— Non, il ne fallait pas m'écrire et, surtout, il ne fallait pas venir.

— Pourquoi ?... Maintenant, la paix est signée. Je comptais bien vous revoir plus tôt, mais j'ai dû aller en Russie... Une mission. Cela ne m'amusait pas du tout. Seulement, le service avant tout...

Tout en parlant, von Mucius examinait le décor... C'était coquet, très bien tenu ; mais quelle différence avec l'hôtel de l'avenue Hoche ! Le baron chercha une phrase délicate sur ce changement de fortune :

— Vous n'avez pas trop souffert pendant la guerre ?

— Pas trop, mais assez...

— Vous êtes restée à Paris ?

— Oui et non. J'ai passé quelques mois dans la zone des armées : j'étais infirmière.

— Croix-Rouge ? Ah ! très bien... Ma sœur aussi a été diaconesse dans une ambulance du front. Peut-être du même côté que vous ?

— Possible !

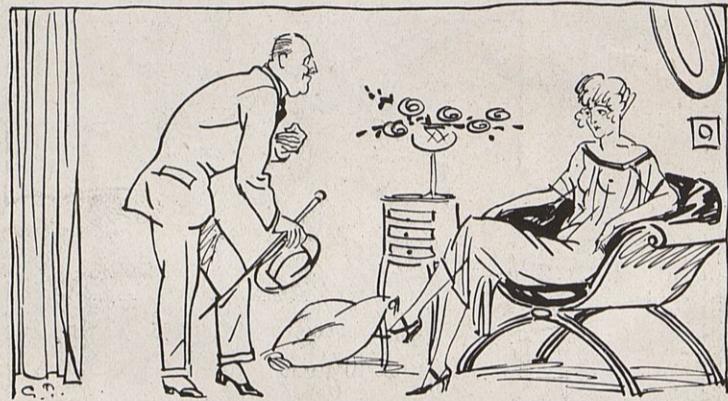
— Vous avez perdu quelqu'un ?

— Un cousin que je ne connaissais pas.

— Enchanté, enchanté... Moi, j'ai été moins heureux. Blessé deux fois, la première à Verdun, la deuxième à Varsovie. Campagne très dure... Triste, la guerre ! Enfin, c'est fini... Me voici de retour à Paris. Toujours très agréable, Paris !

Pierrette restait silencieuse. Le baron reprit :

— Vous aussi, ma chère Pierrette, toujours très séduisante, vraiment. Je vous revois avec une très grande satisfaction... C'est que j'ai si souvent pensé à vous ! Tenez, j'ai eu un camarade, le capitaine von Simlen-Borcraft, qui était dans l'aviation et qui venait souvent vous bombarder... Je veux dire bombarder Paris. Je l'enviais parfois, ce gaillard-là, en me di-

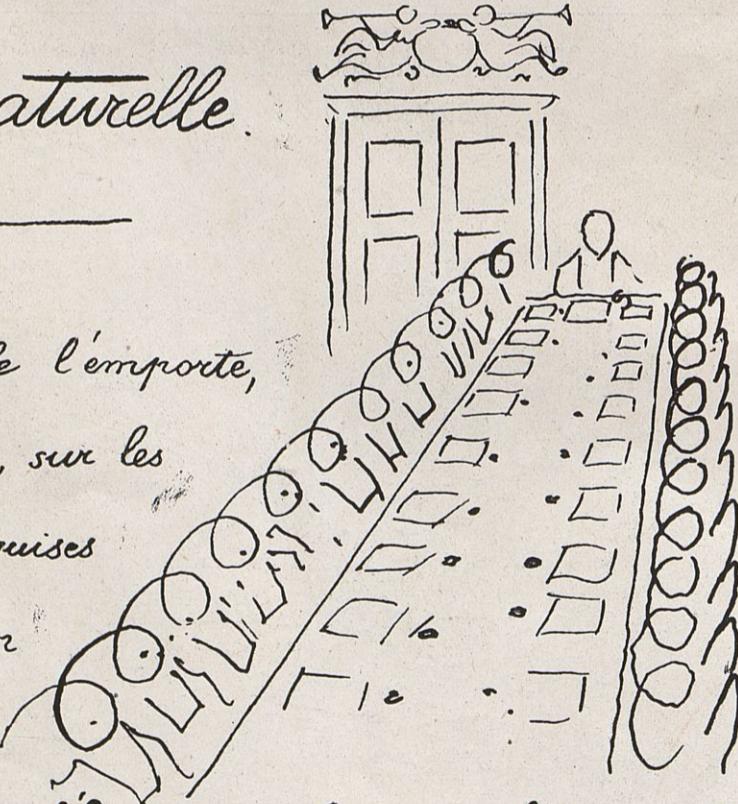


La grâce naturelle.



La grâce naturelle l'emporte,
à tort ou à raison, sur les
qualités solides acquises
par l'étude ou la réflexion.

C'est pourquoi Paris donna jadis la
romme à la déesse blonde, et, aujourd'hui encore, bien peu hésiteraient
entre une chaise réservée pour les séances solennelles de l'Institut, entre un
fauteuil confortable dans la salle même des délibérations de la Société des Nations....



sant : « Il a de la chance... Il va peut-être empêcher Pierrette de dormir ! » Hein, comme moi, autrefois !...

Et le baron eut un gros rire, pas méchant d'ailleurs, un gros rire d'homme qui vient d'en dire une bien bonne.

Il reprit ses questions :

— Vous m'avez oublié pendant la guerre ?... Vous m'avez trompé ?...

Comme Pierrette restait muette, il s'exclama, très gai :

— Tout naturel !... Et puis, chez vous, il y avait le moratorium. Vous avez peut-être un ami ?

Pierrette aurait pu, sans mentir, répondre : « non ». Elle répliqua :

— Oui, un officier...

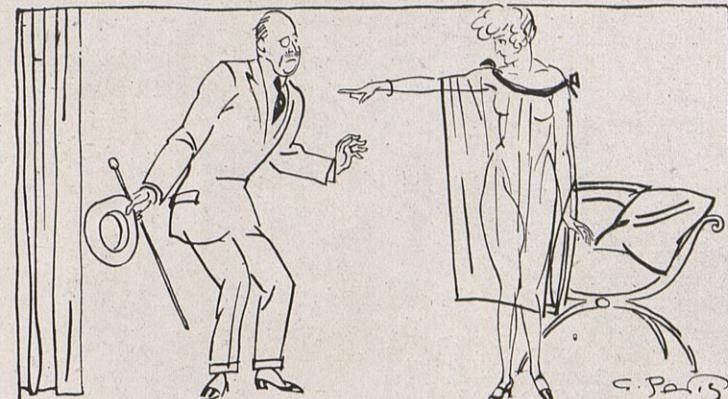
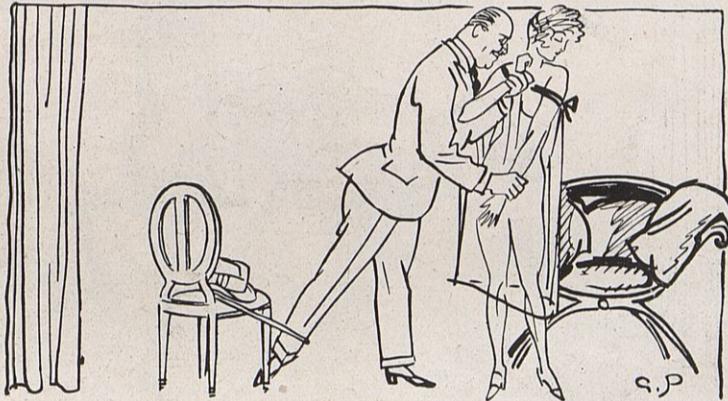
— Ah ! Infanterie, cavalerie ?

— Aviateur.

— Très bien, vraiment très bien. Toutes mes félicitations. Mais... Mais, dites-moi, Pierrette, qu'est-ce que je suis maintenant pour vous ? Est-ce que vous m'en voulez ?

— Moi ? Non...

— Alors, si vous y consentez, nous allons dîner ensemble ce



soir... Je vous emmène, comme autrefois ! Voyons, la paix est signée et puis, entre nous deux, il n'y a jamais rien eu... Je n'ai jamais été votre ennemi, puisque je suis toujours votre ami !...

Pierrette faillit abandonner ses mains au baron qui s'en emparait, grâce à une attaque quelque peu brusquée... C'est vrai, ils n'avaient jamais été ennemis. Et puis, les souvenirs revenaient, évoqués par cette voix qui se faisait tendre, comme autrefois !

Von Mucius devint pressant :

— Et puis, tu sais, dit-il, depuis 1914, jamais, jamais avec une Française !...

A ces mots, un instinct profond, étrange, inconnu se réveilla en Pierrette... Une sorte de révolte la fit repousser violemment le baron à qui elle lança, d'une voix dure :

— Allez-vous-en, allez-vous-en !... Mais voulez-vous bien vous en aller !

Et l'autre de se retirer à reculons, avec des saluts, en répétant :

— Tant pis ! Dommage... Regrets, vraiment !

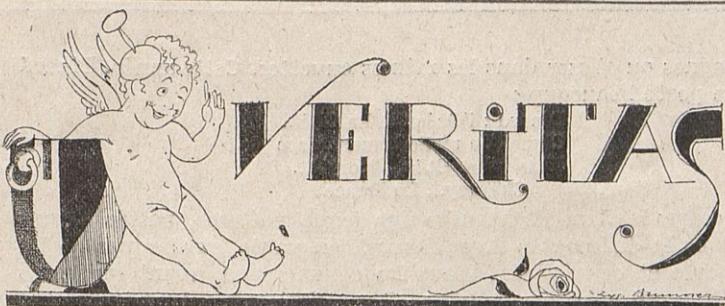
CLÉMENT VAUTEL.



UN MATIN AU BOIS DE BOULOGNE



LES JEUX DE L'AUTO ET DU CANARD



— C'est bien aimable à vous, Monsieur Scravougnat, de m'avoir invitée dans ce restaurant. On y mange rudement bien, si j'en juge par les hors-d'œuvre... Regardez-moi ces œufs entiers dans leur belle robe de mayonnaise... Et qu'est-ce que c'est que ça ? Du cœur de palmier, ma chère, on jure-rait du thon...

« Je veux prendre de tout. Vous pouvez tout me mettre sur mon assiette : les petits poissons huileux, les concombres, le céleri, le saucisson chaud et les crevettes roses. Je m'en arrangerai. Par exemple, je bois très peu, Monsieur Scravougnat. Vous avez beau m'expliquer qu'on boit de la vodka avec les



zakouski, je ne dis pas non, mais je tiens à garder ma tête. D'autant que j'ai déjà chaud... J'ai couru pour venir. Pensez-vous que je vais prendre un taxi-auto ! Pour me faire traiter de fumier et de choléra par le chauffeur ! Je ne suis pas non plus — comment qu'on dit ? — partisane ? oui partisane du Métro ! C'est le rendez-vous de cochon et compagnie. J'ai dix-neuf ans, j'ai des jambes, j'en profite. Ce que je vous dis là, Monsieur Scravougnat, ce n'est pas histoire de vous vexer. Tout le monde ne peut pas avoir dix-neuf ans. Ce que je sais, c'est que vous m'êtes très sympathique et que vous avez de bons yeux...

« Un peu plus loin, s'il vous plaît... oui, reculez... Vous êtes

LES COUSSINS

Ils sont les confidents discrets
Qui connaissent tous les secrets:
Ils savent la tête pâmée,
Le bras et le beau corps heureux
Qui se sont alanguis sur eux
Et dont ils gardèrent en creux
La tiède empreinte parfumée.

S'ils pouvaient nous conter comment
La vertu d'un novice amant
Fut mise par eux en déroute,
Conter les profanes ébats
Qu'ils surent suggérer tout bas,
Nos pudeurs n'y survivraient pas,
Mais nous nous instruirions sans dou

Qu'ils soient menus, grands, légers, lourds,
Faits de brocart ou de velours,
De cuir, de soie ou de dentelle,
C'est leur chaude élasticité
Qui convie à la volupté,
Et c'est par leur complicité
Que l'on glisse à la bagatelle.

Les coussins sont malicieux
Et savamment insidieux :
Ils sont des pièges et des antres
Où dorment d'obsédants parfums ;
Ils sont les tombeaux opportuns
De nos jeunes rêves défunts...
Les coussins sont de petits ventres

Mais ils sont aussi, quand la nuit,
Sous l'aile noire de l'ennui,
Prend des opacités d'orage,
Les témoins des songes malsains,
Des peurs et des obscurs desseins,
Car c'est encor vous, ô coussins !
Que l'on mord aux heures de rage.

O coussins, ô frères présents
Fidèles et compatissants,
Quand tous les sentiments nous leurrent ,
Quand nous disons : adieu l'Espoir !
C'est toujours vous le reposoir,
Le calme refuge où vient choir
Le visage de ceux qui pleurent.

Vous êtes les sûrs conseillers ;
Tant de larmes vont ont mouillés
Et tant de chairs blanches ou roses
Vous ont de leurs touchers si doux
Effleurés dans les moments fous
Que peut-être bien savez-vous
Toute la vanité des choses !

C'est vous, quand nous n'aimerons plus,
Qui direz les jours révolus,
Qui direz, sur votre mollesse,
Les chers instants goûters à deux,
C'est vous qui, quand nous serons vieux,
Auréolerez à nos yeux
L'égoïsme de la vieillesse.

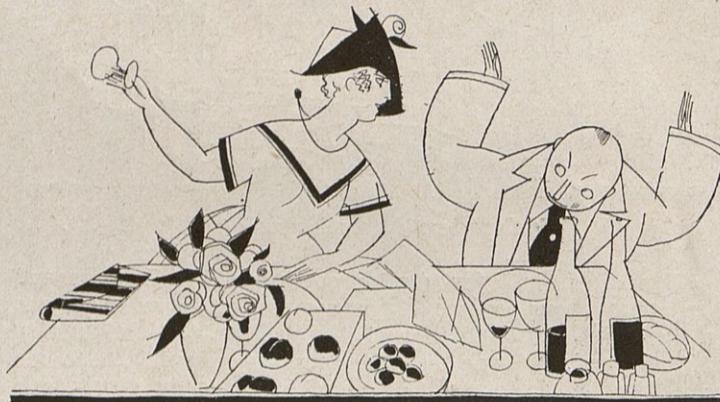
— Coussins libertins des divans,
Coussins que les genoux fervents
Rencontrent sur le tapis même,
Coussins vêtus de linons blancs
Du malade aux gestes dolents,
Coussins chastes, coussins troublants,
O tous les coussins, je vous aime !

RAYMOND PAYELLE

le plus pire, c'est que plus je bois, plus je deviens sérieuse... Sans blague ! Je suis là, je me roidis... Surtout dans un restaurant chic. Voyez-vous que je me mette à crier ?... Assez ! Assez !... Hou, j'ai cassé un verre... Je me connais : quand je me mets à avoir des mouvements secs !... Quelle chaleur !... Fine 1852... Je veux bien, mais je la verserai dans mon café... Le temps se brouille... Il va y avoir de l'orage...

« Voulez-vous vous reculer, Monsieur Scavougnat ?... Ah ! mais !... Ce que je pense de vous ? Je vais vous l'expliquer : vous êtes un profiteur, chacun sait ça ; mais ne vous mettez pas à profiter de ce que j'ai un peu trop bu ; autrement, je vous ferai voir comment... comment c'est que je m'appelle... Je parlerai bas si ça me chante : je ne suis pas votre employée... Non, mais des fois, mon vieux... qu'est-ce que vous vous imaginez ?...

« Pour le physique, vous avez tout du fromage de Hollande :



pâte grasse, croûte jaune ! Monsieur est servi ?... Ça ne vous suffit pas ? Vous m'avez invitée à déjeuner, un point, c'est tout... Faut que j'aille à ma répétition... Et même qu'est-ce que je vais prendre ! Ce n'est pas que je figure, seulement il faut que je reste debout vingt minutes sans parler... Je fais la caria... la cariatide... Vous auriez dû penser à ça !...

« Mais oui, je parle bas, eh ! fourneau ; seulement vous ne pouvez pas m'empêcher d'avoir de la voix et de l'articulation, ce qui fait qu'on m'entend toujours. Et puis, la terre peut bien m'entendre. Je m'en bats l'œil ! Vous m'embêtez. En voilà une façon d'inviter les personnes pour leur faire perdre leur bon sens ! Bougez encore et je casse tout ! Ce n'est pas que j'aie bu autre mesure, mais c'est votre cigare qui me tourne sur le cœur. Ça m'apprendra. En un mot comme en mille, je vous ai assez vu, cache ta boule. Garçon ! mon vestiaire !... »

HENRI DUVERNOIS.

CHOSES ET AUTRES

On part tôt. C'est un fait. Les gens ne savent pas trop pourquoi. Paris n'est pas plus désagréable qu'il ne l'était jadis à pareille époque ; il a les mêmes agréments, les mêmes réveils doux dans la lumière de l'été, les mêmes assoupissements aux heures violettes du crépuscule : et pourtant, cette année, les gens ont comme une frénésie de le fuir.

N'allez pas croire qu'il y a là un noble souci de repos ou quelque besoin insurmontable de villégiature. Certes, il est des gens qui s'en vont très tôt aux eaux pour en être débarrassés ; mais ils ne le crient pas sur les toits comme un succès et il faut être très à l'affût ou très voyageur pour avoir aperçu, dès la fin de mai, M. Jacques-Émile Blanche promener ses méditations autour des buvettes de Vichy. Non point. Tant de gens ne partent que parce qu'ils « trouvent cela bien » et parce qu'ils ont combiné deux villégiatures. D'autres, parce qu'ils ont loué pour trois mois et que, tout compte fait (et le compte n'est pas léger), il vaut mieux en profiter largement. Alors ils s'en vont, ils s'installent et nous ne pourrions jurer qu'ils s'amusent. Mais ils ne sont plus à Paris, c'est l'important.

Le snobisme, la mode, une attraction mystérieuse conduisent les gens vers les mêmes endroits, les aimant. On les voit tout à coup se jeter sur les mêmes plages, grimper aux mêmes mon-

tagnes ou glisser dans les mêmes cuvettes. Cette année, Dinard se porte beaucoup :

Dinard : l'Océan... La Cité...
Climat de molle transparence
Et la rade. Et la Vicomté...
Chausey... La Rance

comme le chantait naguère une jeune poëtesse, passée depuis dans la diplomatie. Avec Dinard, on vante les charmes de La Baule et ceux d'Aix. Nous les conquissons, avant qu'on les découvrit aussi bruyamment. Les chroniques d'il y a trente ans nous parlaient déjà de la chaleur et des poussières de cette vieille ville d'eaux et avant les millionnaires, encore tout frais, qui vont s'asseoir avec un étonnement ingénue sur les rives du lac du Bourget, un poète nous en avait parlé sans discréption, mais avec un certain talent.



Comme, dans une maison amie, nous mangions très familièrement des sardines au citron, la maîtresse de maison nous demanda :

— Vous les aimez beaucoup ?

— Beaucoup.

— Eh bien, mangez-en à satiété, ou faites-en des provisions, car l'an prochain vous n'en aurez plus.

Nous commençons à nous habituer à ces menaces et à ces restrictions. Pourtant, une telle éventualité était faite pour nous inquiéter ; il y a des gens très élégants qui pleurent amèrement sur la disparition du caviar : cela fait riche. Plus modestement, mais peut-être plus sincèrement, nous nous lamentons sur la fin des sardines ; et, déjà, nous demandions quelques explications :

— Voici, répondit notre hôtesse. La « rogue » qui est, comme vous le savez, l'appât de ces poissons argentés, est devenue si chère, d'une part, le prix de revient de la mise en boîtes est devenu si élevé, d'autre part, que les usiniers français ont à peu près déclaré forfait et l'année prochaine vous risquez de ne plus manger de sardines. Vraiment, si vous les aimez, faites-en des provisions...

— Que nous servirons en les annonçant comme de grands crûs. J'ai encore quelques boîtes d'Audierne 1918 et une petite Concarneau 1920 sans arêtes qui est une chose exquise.

— Blaguez ! C'est comme tout ce dont on est privé. Cela vous semblera très bon.



Cinq ans de restrictions ont peut-être habitué les gens à une certaine vie, leur ont donné des mœurs nouvelles qu'ils n'ont pas l'air d'abandonner facilement. Soudain, on les a ramenés à un horaire pacifique et on leur a donné la licence de boire, de bavarder et de ne pas dormir jusqu'à une heure du matin. Ils n'en profitent guère. Jadis, il fallait arracher à leur banc et à leur table les noctambules irréductibles qui, d'ailleurs, un établissement fermé, s'en allaient à la recherche d'un plus grand ou d'un plus petit. Nous nous rappelons, et vous aussi, ces tournées commencées sur le Boulevard, poursuivies à Montmartre, achevées aux Halles, au jour levant, sous le dur regard des maraîchers qui n'étaient pas encore des gens riches.

Ce regard de mépris qui suit le passant blême...

comme le dépeignait Charles Cros. Ou bien, c'était au Quartier, à Montparnasse, les longues causeries à la Closerie, avec Paul Fort, André Salmon, quelques autres et les derniers verres bus entre deux heures et quatre heures du matin, aux environs de la gare Montparnasse, dans des bars hantés souvent par des marins en voyage et des Bretonnes assoupies. A présent, plus de noctambules. A minuit, les cafés des boulevards sont déjà vides et Montmartre n'est pas beaucoup plus brillant. A quoi cela tient-il ? Sommes-nous devenus plus sages ? plus blasés ? La bouteille de champagne à trois louis nous apparaît-elle trop chère pour être savoureuse ? Sans doute tous les Parisiens ne se couchent pas comme les poules, mais ils passent leurs soirées ailleurs qu'au café. On a pris la coutume d'aller les uns chez les autres. Les bals ont prospéré, les surprises-parties ont fleuri. Il est vrai que les cafés renaitront. Attendons un peu les paquebots qui vont venir des Amériques et nous déverser la fine fleur des îles lointaines. Et une heure du matin sera sans doute aussi animée qu'elle l'était naguère.

ANTOINE ET CLÉOPATRE ou LA MORT SANS PHRASES

Sauf M. d'Annunzio retenu à Fiume, tout Paris se trouvait réuni. M. Venizelos était venu en voisin, voulant montrer ainsi sans doute que la Grèce moderne ne se distinguait pas de la Rome antique, et on déplorait l'absence de M. Clemenceau qui aurait pu nous donner sur l'Égypte des renseignements curieux. Mais ce sont là des détails ; la pièce se jouait sur la scène et non point dans la salle.

A la vérité, ce fut plutôt une pantomime entrecoupée de cris, de gémissements et de musique, qu'un drame. Cléopâtre ne cessa de dire à Marc-Antoine des choses fort intéressantes, mais confidentielles. A peine descendaient-ils de leur couche, nous comprimes, au désordre des coussins, que la nuit avait été orageuse, bien que l'exakte correction de leur mise démentit une telle pensée : Cléopâtre était vêtue d'une robe d'or à queue bruissante ; le neveu de César portait avec aisance un casque à faire rêver les danseurs de Louis XIV et des bottes d'aviateur que n'eût pas désavouées le plus élégant de nos As. Ceci n'a d'ailleurs qu'une importance relative, le cinéma nous ayant appris qu'on peut fort bien suivre une action sans le secours des mots.

L'impossibilité de percevoir les paroles n'alla pas sans créer une certaine confusion. Quelqu'un ayant interrompu violemment la reine par le cri deux fois répété de : « Léon ! Léon ! », certaines personnes, soucieuses du texte, crurent à un bêquet de M. Gide brochant sur le dialogue shakespearien ; d'autres cherchèrent dans les loges si M. Bourgeois n'était pas là ; on se rendit compte, un peu plus tard, que ce texte n'était ni de l'auteur, ni de l'adaptateur, mais simplement imaginé par un paon blanc enfermé dans une cage. Aussitôt, on n'eut plus d'yeux et d'oreilles que pour un jeune ourson, avec l'espoir secret qu'à son tour, il lancerait une réplique : vain espoir ! Cet ours était un figurant muet, ni plus ni moins que M. Max Dearly. Ce plantigrade — c'est l'ours que je veux dire — n'en fut pas moins applaudi. Il y a là un progrès sensible sur la *Pisanelle* où on voyait le léopardier, mais non ses léopards.

Marc-Antoine, cependant, courait à sa perte et les multiples toilettes de Cléopâtre ne parvenaient pas à l'arracher à ses soucis. A un seul moment, il eut un sourire, quand elle se présenta dans un petit costume de tranchée avec bourguignotte de satin et cuirasse de tulle illusion ; hélas ! ce n'est pas avec des illusions qu'on gagne les batailles — même théâtrales...

Au reste, il ne fait pas bon être vaincu. Tant qu'on put espérer que Marc-Antoine enverrait la flotte de son cousin et beau-frère au fond de l'eau, le public, aussi bien que les officiers, tint. Mais, à l'heure de la défaite, on mesura l'inconstance des hommes. Du brillant état-major qui l'entourait, il ne resta bientôt plus qu'une demi-douzaine de chefs de section fidèles, et les spectateurs, contaminés par ce fâcheux exemple, s'évapèrent en un instant. Si bien que l'infortuné Cléopâtre dut mourir devant les banquettes, martyre qui dépasse de beaucoup celui de saint Sébastien.

Au demeurant, la reine mourut-elle avant le baisser du rideau ? On a pris avec Shakespeare tant de libertés en ces derniers temps, qu'une de plus ou de moins...

Pour monter cette tragédie, Mme Ida Rubinstein n'a reculé devant aucun sacrifice : le premier, qui n'est pas le moins méritoire, est celui de son accent — je tiens ce renseignement d'un spectateur du premier rang de l'orchestre — le second, est d'avoir jeté l'or à pleines mains ; et n'eût-elle ainsi permis que la réalisation de décors d'un charme, d'une beauté, d'une imagination incomparables, il convient de l'en remercier.

DE TURF EN TURF

Je vais vous donner un tuyau. Mais il ne faudra en parler à personne. C'est *Sourbier* qui a gagné le Derby.

Ah ! le Derby ! Le « Blue Ribband », comme disent les Espagnols, quand ils parlent anglais. Souvenirs de Chantilly, de lord Seymour, de Frank et de 1836 !... 1836 ! A deux siècles près, l'année du *Cid* !... (Mais non, Monsieur Lucheur, mais

non, *Le Cid*, ça n'est pas un pur-sang. Il y a, maintenant un *Cid-Campeador* qui est cheval et qui, naturellement, appartient à M. Ekn.yan, mais il ne faut pas confondre...)

Je n'étais pas à Chantilly en 1836, quand Frank enleva le Premier de nos Derbys. Mais une de nos jeunes actrices d'un grand théâtre subventionné assistait à cette inauguration. Elle m'a donné, hier, en minaudant, quelques détails sur cette grande journée initiale. Elle y assistait en compagnie d'une autre très jeune étoile (actuelle) de l'Opéra-Comique, de M. André Brûlé et de l'excellent et spirituel M. Alexandre Daval qui songeait déjà à fonder un chapeau spécial et des restaurants également originaux... Or, ce fut une belle journée. Toute notre aristocratie chevaline était là pour disputer le prix — l'énorme prix — qui était de cinq mille francs. Toute notre aristocratie parisienne aussi était présente et on ne s'écrasait pas. (L'aristocratie parisienne, en 1836, ne faisait pas partie de la Chambre syndicale des camemberts ni de celle des cuirs et peaux, ni de celle des porcs en gros. Elle était donc pauvre et peu nombreuse...)

On avait déjeuné sur l'herbe. Le champagne, en ce temps-là, n'avait pas le goût américain, mais il avait bon goût, comme ceux qui l'absorbaient. On avait, par conséquent, bien déjeuné. Lord Seymour n'avait pas un faux-col mou. Mademoiselle Mistinguett n'était pas là. Le Père La Cerise, n'étant pas encore rédacteur sportif, n'avait pu donner ses sélections pour le Derby aux lecteurs des grands quotidiens. Peut-être même que le Père La Cerise n'existe pas, à cette époque reculée... Peut-être même qu'il n'existe pas aujourd'hui...

Enfin, ce fut la course, la grande, la superbe course. Mais, comme l'a dit Franc-Nohain : « Qu'est-ce que ça peut bien nous faire au fond ? » Je n'ose pas insister dans la crainte de me montrer aussi rétrospectif qu'un livre de M. Lenotre...

Passons en 1920. Comme le temps passe, tout de même...

Notre Derby de 1920, malgré son provisoire transfert à Longchamp, fut un Derby des plus réussis...

Comme le temps était incertain et que toute la matinée avait été consacrée à une pluie dérivée du déluge, Messieurs les maîtres de la couture n'avaient pas pu s'aventurer à faire sortir leurs dernières créations. Nous fûmes ainsi privés de toutes fantaisies montmartro-congolaises et l'assistance était presque élégante. Évidemment, il y avait aussi au pesage toute la charcuterie, toute l'épicerie, toute la crème et toute la mercante parisiennes... Mais, il faut bien se faire une raison... C'est la vague de hausse qui a déposé tous ces crabes sur la sable fin des Auteuil et des Longchamp. Peut-être bien que la vague de baisse, un de ces jours, remportera tout ça...

Le Derby, comme vous le savez, était une course des plus ouvertes. On s'en aperçut aux guichets du Mutuel, qui étaient également des plus ouverts. La course débuta par une catastrophe, sans précédent : Tous les chevaux partirent ensemble... Jusqu'au dernier tournant, la course resta des plus ouvertes. Et puis, subitement, elle se trouva complètement fermée. *Sourbier*, en effet, gagna les mains dans les poches, comme dirait un Académicien...

La victoire du crack trois-étoiles fut, à huit contre un, accueillie avec la plus grande faveur. C'est que son propriétaire, M. Hennessy est, quoique jeune encore, un très vieux phénomène : c'est un vrai sportsman, chic, loyal, passionné — un sportsman, en un mot. M. Hennessy était habitué aux triomphes de la Butte-Mortemart.

Les grands steppes étaient sa spécialité — avec le pauvre et si sympathique Alec Carter. Cette année M. Hennessy décida de renoncer au sport « illégitime » pour se vouer tout entier au sport pur — aux courses sans obstacles, — sans autres obstacles, du moins, que le starter, les bousculades, les carambolages et les chevaux de M. J.-D. Chin. M. Hennessy ne doit pas trop regretter, aujourd'hui, sa détermination. Un Derby, dans la collection d'un propriétaire, ça vaut dix grands steppes...

Je ne voudrais pas venir répéter ici, après tout le monde, que *Sourbier* fut remarquablement monté par Joé Childs... Je voudrais seulement savoir si *Sourbier*, monté par Jennings, aurait battu *Odol*, *Embry*, *Battersea*, *Nanghy-Arthur*... et *Bizot*...

Et maintenant, qui est-ce qui gagnera le Grand Prix ?... Je vous dirai ça dans quelque temps...

MAURICE PRAX.

PARIS-PARTOUT

Quoi de plus gracieux à vos yeux qu'une blonde silhouette ? La ravissante teinte à la mode, que toutes, Mesdames, vous pouvez obtenir en faisant usage du merveilleux Fluide d'Or, Lotion à l'extrait de camomille ozonisé, qui, bien mieux qu'une teinture, vous donnera cette délicate coloration.

J. Lesquendie, Parfumeur, Paris.

En vente chez les coiffeurs, parfumeurs, magasins de nouveautés.

Adresse à conserver. — Le Dr Galisse, 8, rue Villebois-Mareuil, Paris, affirme que l'électricité seule détruit les poils et duvets. Éviter l'emploi des produits dépilatoires. Traite difformités, rides, cicatrices. Ecr. ou téléph. : Wagr. 43. 72.

LA PARISIENNE élégante s'habille chez NINO et Cie, 60, rue de Richelieu, Paris, parce que ses costumes ont le chic et la souplesse qui font la jeunesse. Tél. : Central 74-27.

Les jours sans pâtisserie passent inaperçus au Thé Kitty grâce à ses excellents sandwiches au caviar. 390, Rue Saint-Honoré. (Téléphone Gutenberg 61-56).

JAMAIS D'INSUCCÈS !!!

Plus ils sont mouillés, plus ils frisent, vos cheveux étant transformés en frisure naturelle par l'ondulation électrique indéfrisable du grand spécialiste parisien Eugène Sponcer, 6, faubourg Saint-Honoré. Salon isolé pour Messieurs.

CARPATZI

Le bon goût triomphe toujours, et avec les nouvelles productions de Carpatzi, dont aucune n'est banale, on séduit une clientèle mondaine, élégante, heureuse de trouver une manifestation de goût. Aussi l'affluence est-elle toujours aussi choisie et aussi nombreuse chez Carpatzi, 374, rue Saint-Honoré, à Paris, qui vient de recevoir de Roumanie de nouveaux modèles de blouses, de robes et aussi quelques exquises broderies, créations artistiques des paysannes roumaines.

BICHARA est le seul parfumeur composant lui-même ses parfums par des procédés qui lui sont personnels et dont il a le secret. Il envoie, contre mandat de 22 fr., six échantillons de ses envirants parfums : Yavaha-Nirvana, Sakountala, Ambre-Chypre, et Rose de Syrie. Bichara, parfumeur-syrien, 10, Chaussée d'Antin, Paris.

COLISÉE - DANCING CLUB

Avant d'aller en villégiature allez 5, rue du Colisée apprendre

TOUTES LES DANSES EN 3 SÉANCES

MÉTHODE UNIQUE

On danse tous les jours de 5 h. à 7 h., et de 21 h. 1/2 à 24 h. 1/2.

Vos cheveux seront blonds dorés instantanément, quelle que soit leur nuance naturelle, même noirs, par l'emploi de L'ANODINE D'ORIGÈNE. Elle est sans danger, ne tache pas la peau et vous pouvez, mesdames l'appliquer vous-même.

Envoyez f^e contre mandat-poste de 30 fr. Contre remboursement, 31 fr. 80 Laboratoire CARBOSA, 46, rue de Moscou, Paris.

Les Annonces sont reçues à LA VIE PARISIENNE 29, rue Tronchet, Paris (Tél. 48-59).

PLUS DE RIDES EN 5 MINUTES



La Poudre "RIDIS" efface les Rides plus aisément que la Gomme efface le crayon. Voici le procédé très simple :

Délayez un peu de cette Poudre dans l'eau, passez-la sur les Rides, et laissez sécher 5 minutes. Il n'y a plus qu'à se laver, et les Rides ont disparu !

Avec la Poudre "RIDIS" vous serez toujours jeune et belle. Notre Poudre est inoffensive et n'altère jamais la peau. Elle agit par simple hydrolyse des tissus.

Prix : 10 fr. la boîte, plus 1 fr. d'impôt. (Envoi discret).



LABORATOIRE RIDIS, 7, Avenue du Bel-Air, PARIS (12^e). Métro : NATION



LA CHAUSSURE DE LUXE

LINGERIE FINE INÉDITE. YVA RICHARD

Modèles tr. Parisiens Croquis f^e s. demande 7, r. St-Hyacinthe, Opéra

FOURRURES réparat. et garde, occas. et neut, gd choix prix réduits.

COSTUMES robes, manteaux 250 fr.

NICOLAS, 5, r. Bourdaloue. Magasin. Tél. Trud. 64-81.

Cours de Maîtrise Angoisse, crainte, timidité, vaincues par la rééducation de la volonté.

Cours par correspondance. Jane Houdeill, École de la Pensée, Le Lierre, Biarritz.

SACHET des FAKIRS

Parfum très personnel donnant BONHEUR et RÉUSSITE en TOUT. Notice V détaillée c. 0,60 timbres, M^e MIARKA, 131, Av. de Paris St.-Mandé (S.).

AU PLUS HAUT PRIX VÉTEMENTS

Hom. et Dam. FOURRUR^e. UNIF. Laissez p.compte. Vais à domicile. Tissus Horsours, Fourn. Tailleur. LATREILLE, 62, R. St-André-des-Arts

ÉPILATION (Electrolyse)

Doktoresse Marthe GAUTIER, 46, r. de Bondy, 46 (Bd. St-Martin) Lundi. Mardi. Mercredi. Jeudi. de 2 à 6 h. Tel. Nord 82-24

MODÈLES NEUFS garantis provenant des Grands Couturiers

A. MALBOROUGH, 59, rue Saint-Lazare, PARIS

Téléphone: Trudaine 55-74

MAISON SPÉCIALE DE SOLDES RICHES

Exposition permanente d'environ 1.000 modèles

MAISONS RECOMMANDÉES

A. HERZOG 41, r. de Châteaudun, PARIS. Objets d'art Ameublements anciens et modernes.

LES GRANDS HOTELS

PARIS. — TOURING-HOTEL. Confort moderne. 21, r. Buffault (r. Châteaudun). Ch. dep. 7 fr. Tél. Cent. 58-15



N'OUBLIEZ PAS QUE...

MAZER, 48, rue Richer. (9^e). Tél. Louvre 43-95

Achetez toujours BIJOUX à des prix inconnus jusqu'à ce jour.

SALLES DE VENTES
HERZOG

41, Rue de Châteaudun, PARIS.

Vente à l'amiable, sans frais, de mobilier complets, riches et à bon marché, vendus au 1/4 de leur valeur. Objets d'art signés. Commodes des princes de Condé, Marie-Antoinette. Grande horloge de Millet. Tapisseries. Lustres à plaquettes. Le tout provenant et vendu pour le compte du baron de X... Différentes autres occasions. Le plus grand choix de Paris.

Union Photographique Industrielle
ÉTABLISSEMENTS

LUMIÈRE
ET JOUGLA

RÉUNIS
PLAQUES · PAPIERS
PELICULES · PRODUITS

MONSIEUR !...

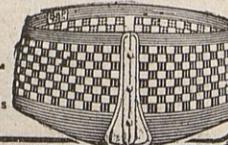
Portez la

Ceinture Anatomique pour Hommes
du Dr Namy

Recommandée à tous, particulièrement à ceux qui commencent à prendre du ventre, ainsi qu'aux sportifs, automobilistes, etc. Combat l'obésité, le rein mobile, la pose abdominale, soutient les reins, assure rectitude du torse, port élégant, bien-être absolu.

Lisez la Notice Illustrée adressée
franco sur demande par

MM. BOS & PUEL
Fabricants brevetés
234, Faubourg St-Martin, Paris
(Angle de la rue Lafayette)

EPILATOIRE
MILCK

LIQUIDE SANS ACIDE NI SULFURE détruit radicalement poils et duvets

— Le seul n'abîmant pas le visage —

En vente dans toutes les Pharmacies
Parfumeries, Drogueries - France et Etranger

LE FLACON : 5 fr.

Demandez catalogue des Produits MILCK

16, Rue Reine-Jeanne — NICE

Envoi Franco — — — Marque déposée

POUR MAIGRIR rapido et sans danger, prenez par jour 2 Cachets BACHELARD, aux algues marines et iodothrine. 6.60 impôt comp. Tonics pharmaciens. Envoi contre mandat de 6.85 E. BACHELARD, 8, Rue Desnoettes, 8, PARIS

ARTISTIC PARFUM GODET



En vente partout : 3 fr.

franco mandat : 3 fr. 50

à MM. P. THIBAUD & Cie

22, Rue de Marignan

PARIS

erel

PETITE CORRESPONDANCE

4 francs la ligne (40 lettres, chiffres ou espaces).

La direction du journal se réserve le droit de retourner à leurs auteurs les textes qui ne seraient point rédigés convenablement ou pourraient être mal interprétés.

OFFICIER, 25 ans, désire correspondre avec jeune et jolie marraine parisienne. Discrétion absolue. Ecrire première lettre: Lieutenant François-René, à Dar-Caid Omar, par Fez (Maroc).

QUATRE jeunes cols bleus, fais. camp. Syrie, demandent jolie et spirituelle marraine, pour correspondre. Ecrire : R. Astruc, Ernest-René, Paris-Etranger.

JEUNE Anglais, 23 ans, désire correspondre avec jeune marraine parisienne. Ecrire : C. E. Hyam, 21, Albert Bridge Road, London, S. W. 11.

JEUNE poilu souhaite vivement de correspondre avec marraine jolie, un peu sentimentale et indépendante. Ecrire : Martin, 18, rue de Metz, Tours (Indre-et-Loire).

TROIS jeunes secrétaires, classe 20, demandent correspondance avec jeunes marr. paris., jolies, distinguées, sérieuses. Photo si possible. Ecrire : Jack, François, Raymond, secrét. E. M., 6^e C. A., Châlons.

QUATRE burnous rouges, perdus dans le sud Atlas, désirent correspondre avec gentilles et affectueuses marraines. Ecrire : Martial, Louis, Marcel, François, sous-officiers spahis marocains, Agadir (Maroc).

TROIS poilus dem. corresp. avec gent. marr. paris. Ecr : Paul, Lucien, André, C. R. P. M., F. t., Nogent-s/-Marne,

JEUNE sous-lieut., blond aux yeux bleus, ayant cafard, perdu ds. les monts du Torus, dem. j. marr. qui, par sa corresp. assidue, chassera l'ennui de sa solitude. Sous-Lieut. Leroux, 21^e R. T. A., 6^e C^e, S. P. 606.

JEUNES serg.-maj. et serg.-fourrier, en occupation en Cilicie, dem. marr. aimables qui, par leur corr. assidue, adouciraient leur exil. Serg-major M. Marquet, sergent-fourrier L. Fabre, 21^e R. T. A., 6^e C^e, S. P. 606.

TROIS jeunes soldats parisiens, classe 20, demandent correspondance avec marraines jeunes, parisiennes et affectueuses. Ecrire : René Bouvier, 2^e groupe d'instruction, 2^e section, 6^e C^e, 79^e d'infanterie, Toul.

CINQ cols bleus, égarés sur côtes Syrie, demandent correspondance avec gentilles marr. Ecr. : Dumon, matelot-fournier, Ernest-René, Paris-Etranger.

JEUNE capitaine indép., demande correspondance avec marraine parisienne, jeune, gaie, affectueuse Photo si possible. Ecrire première lettre : Zébé, chez Iris, 22, rue Saint-Augustin, Paris.

SOUS-OFF. paris., perdu en Allem., dés. corresp. avec marr. j. et gent. N. gier, st, 17^e B. C. A., S. P. 154,

QUELLE jeune marraine, paris, ou orient, sinc., affect., indép., jolie, rendra heureux, par sa corresp. aviat. paris., 25 ans, perdu Asie? Photo si possible. Ecrire : pilote Teddy, 2^e escadron, Saïgon (Cochinchine).

DEUX jeunes fourriers, exilés parmi les lotus bleus et les palmiers, demande correspondance avec jeunes, gaies et gentilles marraines. Ecrire : Jean et Henri, fourriers, marine. Saïgon.

JEUNES tank, dés. cor. av. j., gent. mar. par. Ecr. : brig. Henri et Albert, 508^e R.A.S., 367^e C^e, camp de Châlons.

SANS exigences: la corresp. d'une marr. affect. Ecr. A. Villon, éq. vol. aviation Plessis-Belleville (Oise)

JE confie à ma bonne étoile le soin de me trouver une jeune marraine gentill', affectueuse, sentimentale, pour correspondre. Réussira-t-elle? Ecrire : Georges, payeur aux armées, Armée du Levant, Secteur 615. A.

JEUNE Américain, élève à l'École Militaire, distingué, bonne éducation, parlant et écrivant le français, serait très désireux de correspondre avec une gentille marraine parisienne. Ecrire : Cadet Hooker, U. S. M. A., West-Point, New-York (Etats-Unis).

EXISTE-T-IL marraine parisienne, blonde, pour sauver lieutenant de la neurasthémie? Ecrire 1^e lettre : Gazo, chez Iris, 22, rue Saint-Augustin, Paris.

SOUS-OFFICIER, ayant cafard, perdu dans le bled ture, demande à correspondre avec gentille et affectueuse marraine. Ecrire : Maire Paul, maréchal des logis, 241 R. A. C., 25^e batterie, secteur postal 509, A. O. (Turquie).

JEUNE aspirant, perdu dans le bled, serait heureux de corresp. avec marr. sentiment et jol. Photo si poss. Ecr. 1^e lett. : Gourrain, 61, rue Madame, Paris (VI^e).

UN groupe de cinq étudiants parisiens, incorporés au 152 A. L. V. F., à Mailly, demande correspondance avec marr. jeun. et jol. Photo si poss. Ecr. : Marius Carre, 152 A. L. V. F., 11^e B^e, 3^e pièce, Mailly (Aube).

GENTILLE marr., voulez-vous égayer, par votre corresp. un off. sentiment, perdu dans le bled? Photo si poss. Ecr. 1^e lett. : Pyhouet, 18, rue Guyemer, Paris (VI^e).

DEUX jeun. poilus, perd, dans les sapins, dem. corresp. avec marr. gent. et affect. Ecrire : Roger et René, à Grandfontaine, par Schirmeck (Bas-Rhin).

SAPEUR, cl. 20, désire corresp. avec marraine jolie et affectueuse. Ecrire : Antoine Lefort, 5^e génie, 12^e C^e, Camp de Satory, Versailles.

JEUNE officier dem. corresp. avec marr. paris., jeun. et gent. Acis, chez Iris, 22, rue Saint-Augustin, Paris.

KÉPI-CLIQUE *Deluna*
24, Boulevard des Capucines, 24
IMPERMÉABLES ET KÉPIS
Demander le Catalogue

KILOSA

BREVETÉ S. G. D. S.
SOUS-VÊTEMENT PÉRIODIQUE
IMPERMÉABLE PARFAIT
Sauvegarde en toutes circonstances
L'impeccabilité des dessous
(MAGASINS DE NOUVEAUTÉS
DÉTAILLÉS) LINGERIE, CORSETS
(ARTICLES D'HYGIÈNE)
Gros : Picard-Minier et C^e, 93, Rue Réaumur, Paris.



N'arrachez plus vos
Poils et Duvets
indésirables

D'abord parce que c'est douloureux et ensuite parce que c'est inefficace. Vous avez sans doute essayé déjà, mais sans succès, des poudres et pâtes dépilatoires qui n'ont fait que raser le poil momentanément, car il est certain qu'une pâte ne peut pas pénétrer dans l'épiderme.

Au contraire, par leur limpidité et leur fluidité absolue, les « Eaux-Pilophages » peuvent facilement pénétrer jusqu'à la racine et détruire le poil sans retour. Des détails complets sur le mode d'action merveilleux de ces eaux, ainsi que le moyen de se les procurer, sont envoyés

GRATIS sous enveloppe fermée par Miss (D) Gypsia, 43, rue de Rivoli, Paris, qui a rapporté ce secret d'Egypte.

MAIGRIR REMÈDE NOUVEAU. Résultat merveilleux, sans danger, ni régime, avec l'ovidine - lutier Not. Grat. s. pli fermé. Env. franco du traitam. à bon de poste 10 f. 50. Pharmacie 49, av. Bosquet, Paris.

BIJOUX
AVEC PERLES
JAPONAISES

MON HARTOG JR
5 RUE DES CAPUCINES PARIS
PERLES IMITATIONS
COPIE EXACTE DE VOTRE VRAI COLLIER
PIERRES ET BRILLANTS SCIENTIFIQUES
MONTURES OR ET PLATINE AVEC DE VRAIS DIAMANTS

PERLES
JAPONAISES
DE COLLECTION

Vous fumez Madame...

et vous avez grandement raison. C'est un agréable passe-temps. Votre beauté enveloppée de fines spirales odoriférantes acquiert plus de charme.

Pour ne pas tacher vos doigts délicats, pour donner de la grâce à votre geste, servez-vous d'un fume-cigarette.

Choisissez-le d'une nuance en harmonie avec votre toilette ainsi l'exige la mode de ce printemps.

Vous trouverez les plus jolis fume-cigarettes comme lignes et comme couleurs à

— L.M.B. PIPE STORE —

Paris - 182, Rue de Rivoli, 182 - Paris

Même Maison { 125, Rue de Rennes, 125 - Paris

et 9, Rue des Lices, 9 - Angers

Les nombreux modèles créés par cette maison sont du goût le plus sûr, le plus artistique, la véritable élégance n'en veut pas d'autres.

Les Parfums de Silvy
NUÉE DE FLEURS
Flacon d'essai 4^f 75
EN VENTE PARTOUT
Gros: Parf^{ie} SILVY, 13, Boul^{ie} Beaumarchais, PARIS

UNE DAME qui pesait 93 kilos, étant arrivée sans aucun malaise au poids normal de 65 kilos, grâce à l'emploi d'un remède facile, par gratitude fera connaître gratuitement ce remède à tous ceux à qui il pourrait être utile. Ecrivez franchement à M^{me} BARBIER, 2, r. Grenette, LYON.

LA CRÈME LUCY
est la préférée des élégantes. elle est adoucissante efface les rides et fait disparaître les taches de rouousseur.
LA POUDRE LUCY
est le complément indispensable de la Crème Lucy. Adhérente, légère, invisible, elle donne au teint une carnation éblouissante.
En vente dans toutes les bonnes Parfumeries et Grands Magasins.
Gros: F. LEROY 18, rue Cadet, PARIS 9^e

TOUS LES NEZ INCORRECTS
épais, retroussés, déviés, etc., sont modifiés p. l'Appareil Rectificateur Américain en jolis petits nez. L'APPAREIL : 23 fr. Etoiles Anti-Rides. Demandez Catalog. illustré. G. OLIMPIA, 10, rue Gallon, PARIS

SAINA Achète plus cher que tous
6, R. du Havre ARGENTERIE BIJOUX

AVANT

APRÈS

DÉVELOPPEMENT DE LA POITRINE
TRAITEMENT du DOCTEUR NOTY - RÉSULTAT en 20 JOURS
Traitement interne absolument Inoffensif (Pilules) et externe (Baume)
Pilules le flacon 11^e Baume le tube 5^f 50 - Traitement complet: 1 flacon et 2 tubes 20^f Franco (impôt compris)
BROCHURE n° 32 franco 11, BOULEVARD de STRASBOURG - PARIS

INFORMATIONS FINANCIÈRES

FORGES ET ATELIERS DE LA LONGUEVILLE

Émission de 60.000 actions de 250 francs au pair, jouissance 1^{er} octobre 1920.

Droit de préférence à titre irréductible à raison de 1 action nouvelle pour 5 anciennes, 2 nouvelles pour 10 anciennes, 3 pour 14 anciennes, ou 1 action nouvelle pour 1 part, 3 nouvelles pour 2 parts.

Pas de souscription à titre réductible.

Versement du premier quart, 62 fr. 50, à la souscription ouverte du 7 au 26 juin 1920, et le solde le 1^{er} octobre 1920.

Souscriptions reçues à Paris et en province : au Crédit Lyonnais, Société Générale, Banque Nationale de Crédit, Banque de Paris et des Pays-Bas, Banque de l'Union Parisienne, et chez MM. Bénard Frères et Cie.

EMPRUNT ROUMAIN 5 0/0 INTÉRIEUR 1920

Le Gouvernement Roumain procède en ce moment à l'émission d'un emprunt intérieur 5 % amortissable en 40 ans. Les personnes résidant en France possédant régulièrement des lei pourront ajouter l'autorisation délivrée par le Comité du contrôle de l'exportation des capitaux au Ministère des Finances, et les employer à la souscription.

Le prix d'émission est de 87 % lei.

Les Banques ci-après recevront les souscriptions du 5 au 30 juin 1920 : Banque de Paris et des Pays-Bas; Comptoir National d'Escompte de Paris; Crédit Lyonnais; Société Générale; Banque de l'Union Parisienne; MM. Louis Dreyfus et Cie; Banque Marmorosch Blank et Cie; Banque Franco-Roumaine.

Banque Française pour le Commerce et l'Industrie

Société anonyme

Capital : 60.000.000 de francs entièrement versés

AUGMENTATION DE CAPITAL

En vertu de l'autorisation donnée par l'Assemblée générale extraordinaire tenue le 28 mai 1920 de porter le capital social de 60 à 100 millions de francs, le Conseil d'administration a décidé de procéder à l'émission de 160.000 actions nouvelles de 250 francs. Les actionnaires actuels auront, à titre irréductible, un droit de préférence à la souscription des actions nouvelles, à raison de deux actions nouvelles pour trois anciennes. Les actions non absorbées pourront être souscrites à titre réductible tant par les actionnaires que par le public et seront réparties au prorata des demandes. Le prix de souscription est de 270 francs par action de 250 francs capital nominal payable 82 fr. 50 à la souscription et 187 fr. 50 du 17 au 25 août 1920. Les actions seront délivrées jouissance 1^{er} août 1920 et seront, par conséquent, assimilables aux anciennes actions dès le détachement du coupon afférent à l'exercice 1919-1920. Les souscriptions sont reçues du 7 au 26 juin 1920 au siège social, 17, rue Scribe, Paris : a) contre remise du coupon no 21 à détacher des actions au porteur ; b) contre dépôt des certificats nominatifs d'actions si celles-ci sont nominatives.

Société Centrale des Banques de Province

Cette Société procède à l'émission de 200.000 actions de 500 francs de la catégorie B, émises en représentation de l'augmentation de capital de 100 à 200 millions, autorisée par l'Assemblée générale extraordinaire, en date du 9 juin 1920.

Les actions sont émises à 530 francs, les titres n'étant libérés que du quart, au prix de 155 francs payables à la souscription, dont 125 francs pour le quart seulement appelé et 30 francs à titre de prime.

Elles sont créées jouissance 1^{er} janvier 1920, donnant droit à l'intégralité du dividende que le Conseil d'administration compte pouvoir proposer à l'Assemblée générale pour l'exercice 1920.

Les anciens actionnaires ont un droit de préférence à raison d'une action nouvelle pour deux actions anciennes, catégorie B.

Les actionnaires devront déposer le coupon numéro 6 représentant ledit droit de préférence. Le délai pour l'exercice de ce droit expire le 5 juillet inclus.

Les souscriptions sont reçues dès maintenant à Paris à la Société Centrale des Banques de province, 41, rue Cambon, et dans ses agences ; en province, chez les Banquiers membres du Syndicat des Banques de province.

LILLE-BONNIÈRES-COLOMBES

L'Assemblée du 5 juin a vérifié la souscription et le versement du capital, maintenant porté à 12 millions. Une deuxième assemblée a autorisé le Conseil à émettre 30.000 obligations de 500 fr. 6 % nets d'impôts, émises à 487 fr. 50.



Le décolleté au Théâtre

rend pénible et humiliante la situation de la femme désavantagée par la nature sous le rapport de la

Gorge et de la Poitrine

Est-il rien de plus disgracieux en effet qu'une gorge maigre et osseuse, aux salières proéminentes, surmontant une poitrine plate ou affaissée ?

Toutes les femmes, qui sont plus ou moins dans ce cas, seront heureuses d'apprendre que les

Pilules Orientales

peuvent leur donner rapidement une gorge pleine et ronde ainsi qu'une poitrine ferme et bien développée.

La vieille renommée mondiale des Pilules Orientales basée sur de nombreuses années de succès continu est la meilleure garantie de leur efficacité.

Le pouvoir des Pilules Orientales n'a rien de mystérieux. Elles agissent heureusement sur la nutrition et favorisent la formation des tissus mammaires, qui viennent rapidement corriger les défauts ou les oubliés de la nature. Ajoutons qu'elles sont non-seulement inoffensives, mais bienfaisantes à la santé, car elles constituent un précieux stimulant digestif.

Il est nécessaire d'ajouter que les Pilules Orientales ont un effet égal, qu'il s'agisse du

DÉVELOPPEMENT ou du RAFFERMISSEMENT des SEINS

Toute dame qui n'est pas absolument satisfaite de sa gorge ou de sa poitrine peut se fier sans crainte au pouvoir bienfaisant des Pilules Orientales.

Le flacon, avec notice (impôt compris) : franco, 8 fr. 40 ; contre remboursement, 8 fr. 70.

J. RATIE, pharmacien, 45, rue de l'Echiquier, Paris (X^e). En vente dans toutes les bonnes pharmacies de France et de l'Etranger, notamment à Bruxelles : Ph^e S-Michel, 15, boulevard du Nord ; Genève : Ph^e A. Junod, 21, quai des Bergues ; Milan : ph^e Zambelli, 5, p. S. Carlo ; Barcelone : Viuda Cebrian y C^a Lauria, 26 ; Montréal : Lecours et Lanctot 310, rue St Catherine ; Amérique du Sud : dans toutes les pharmacies et drogueries.

Pour Maigrir

PILULES GALTON, le meilleur amaigrissant

COMPOSITION EXCLUSIVEMENT VÉGÉTALE. — PAS D'IODÉ NI DÉRIVÉS IODÉS.

Réduction des Hanches, du Ventre, du Double-menton. — Disparition de la graisse superflue.

Le flacon avec instructions 11.40 fr (contre remb. 11.75). J. RATIE, ph^e 45 rue de l'Echiquier, PARIS.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

SUCCESSION de M^e GABY DESLYS

MAGNIFIQUES BIJOUX

TROIS GROS ET BEAUX COLLIER DE PERLES

COLLIERS DE BRILLANTS — SAUTOIRS DE PERLES

TOUR DE COU EN PERLES AVEC PERLES POIRES BLANCHES ET NOIRES

Pendentifs ornés d'émeraudes, de Brillants et de Perles

SAC en platine enrichi de brillants ; Bagues et Bracelets brillants et Saphirs.

VENTE en vertu d'ordonnance Galerie Georges Petit à Paris, rue de Sèze, 8, le lundi 28 juin 1920, à 2 heures 1/2

Commissaires-Priseurs :

M^e HENRI BAUDOUIN

10, rue de la Grange-Batelière, 10.

M^e RAYMOND WARIN

113, boulevard Haussmann, 113.

Experts :

M. G. FALKENBERG

7, rue Meyerbeer, 1.

M. POLLACK

rue Saint-Ferréol (Marseille).

M. ROBERT LINZELER

9, rue d'Argenson, 9.

M. A. REINACH

17, rue Drouot, 17.

EXPOSITIONS { Particulière, le samedi 26 juin 1920 } de 2 heures à 6 heures.

{ Publique, le dimanche 27 juin 1920 } de 2 heures à 6 heures.

OFFICE G AL DE POLICE PRIVÉE Drs MM. BLANC & MONIER
Ex-Inspecteurs de la Sûreté

13, rue de Turin, PARIS (8^e) — Central 92-82. TOUTES MISSIONS (France et Etranger)

LA VIE PARISIENNE

LE CALENDRIER EN IMAGES

Dessin de J.-J. Leclerc.



JUIN, LE MOIS DES CERISES